

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. HENRI JOLY

(1839-1925)

PAR

M. FORTUNAT STROWSKI

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 19 février 1927



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

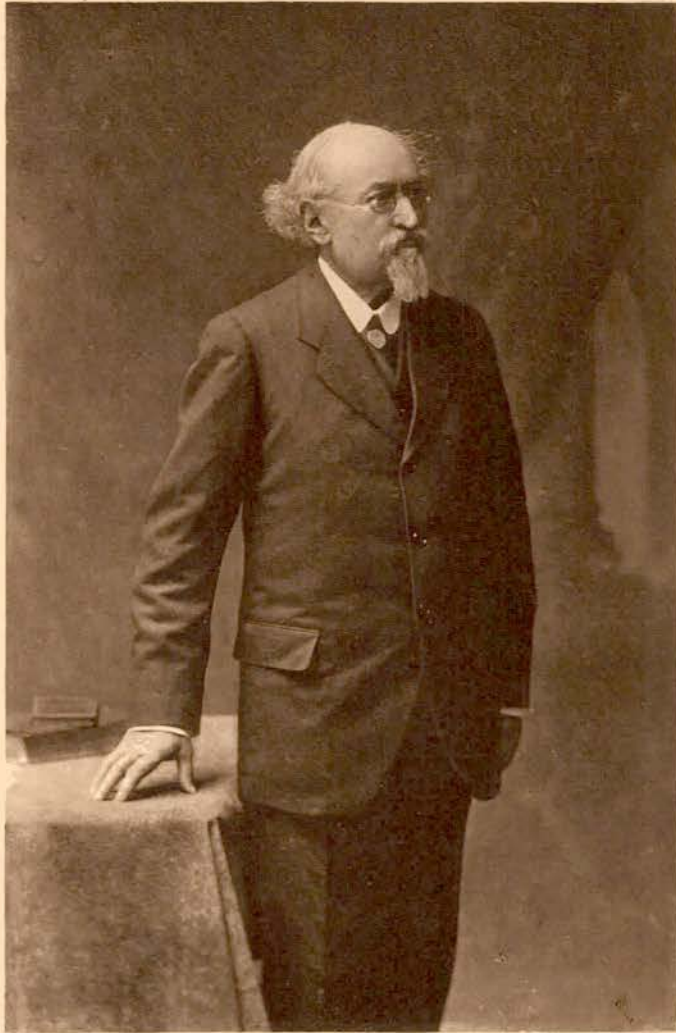
M CM XXVII

INSTITUT.  
1927. — 8.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165804



Héliog. P. L. E. NAT. Paris

*Henri Joly*  
1839-1925

NOTICE  
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX  
DE  
**M. HENRI JOLY**  
(1839-1925)  
PAR  
**M. FORTUNAT STROWSKI**  
MEMBRE DE L'ACADÉMIE

---

MESSIEURS,

Il y a plus de vingt-sept ans qu'un ami me présenta à M. Henri Joly. J'avais le plus vif désir d'être enrôlé parmi ses élèves et ses collaborateurs. Il m'accueillit avec sa bonté habituelle. Je l'ai vu depuis lors régulièrement, jusqu'à ce que la mort nous l'eût enlevé. J'ai donc pu suivre ce rajeunissement du cœur et de l'esprit que chaque année, chaque printemps semblait lui apporter : car telle était sa manière miraculeuse de vieillir !

Le moraliste des moralistes, Montaigne, dit qu'il ne faut juger des hommes qu'après l'épreuve de la mort. Une longue vieillesse est une meilleure épreuve et plus sûre. Dès qu'on est entré dans la vieillesse, les années

détachent de la personnalité vraie tout ce qui est factice et faux; le masque tombe; les ressorts artificiels se détendent. Le fonds de l'être se révèle. Celui qui est né faible et peureux se courbe davantage; celui qui ne tient qu'aux choses extérieures se retrouve les mains tremblantes et vides. Celui qui, né avec une âme forte, a su se maintenir au-dessus des choses « basses et transitoires » sent sa vie couler plus pleinement.

L'admirable vieillesse de M. Henri Joly n'a pas d'autre secret.

Il était d'un très bon sang! Sa famille, comme il l'a raconté lui-même dans un livre délicieux, habitait le même village et, je pense, la même terre depuis le règne de Henri IV. M. Joly ne remontait pas plus haut, parce que les registres avaient été altérés ou détruits au temps de la Ligue. Ses ancêtres avaient tous été laboureurs et vigneron. La branche maternelle était encore plus ancienne. Un arrière-grand-père de notre regretté confrère avait été maire de Dijon pendant la Ligue et y avait reçu Henri IV; il dut avoir pour compagnon, dans les honneurs municipaux, le grand-père de Bossuet.

Ainsi, par toutes ses racines, M. Henri Joly se sentait Bourguignon; il aimait son pays, il en était orgueilleux, il en a célébré le sol, le ciel, les traditions, les mœurs, l'esprit, le vin. Les Bossuet avaient pour armoiries parlantes un cep de vigne tortu avec cette devise: « Bon bois bossué. » M. Henri Joly n'aurait pas dédaigné d'être comparé à ces ceps d'autrefois, plus que centenaires, et qui continuaient à se couvrir de grappes parce qu'aucun poison, aucun ver ne les avait atteints.

M. Henri Joly est né le 10 décembre 1839. Il a grandi dans sa maison d'Auxerre. Il y trouvait une atmosphère réchauffante, dont il est difficile, dans les conditions actuelles, de se faire une idée. Sous la fermeté des habitudes et des vieilles règles, l'originalité individuelle semble y avoir été plus grande qu'aujourd'hui. On n'avait pas à portée et sous la main comme aujourd'hui toutes sortes de ressources, et une civilisation encyclopédique. Limité dans ses moyens, chacun choisissait tôt, s'entourait de quelques livres, d'amis préférés, ne prétendait pas au reste et s'obstinait dans ses goûts.

Autour de l'enfance et de l'adolescence de Henri Joly s'agitaient des souvenirs prodigieux : la Révolution, l'échafaud, la chute de l'ancien Régime, l'Empire et ses guerres, l'invasion, 1830. A la veille de 1848, les partis étaient redevenus plus actifs : républicains, bonapartistes, peu de légitimistes, beaucoup d'orléanistes.

Dans ce désordre, ce qui semble avoir maintenu la jeunesse, ce qui a été certainement sa première sauvegarde, ce fut l'éducation de la famille. Des mœurs inflexibles, une règle immuable, une activité sans relâche, une foi ardente et cordiale, de la bonté, de la charité, du bon sens, de la gaieté et le plus exquis discernement, voilà l'exemple que M. Henri Joly a eu chez lui, rien qu'en regardant sa mère.

Lorsque élève au collège Rollin ou à l'École normale, il quittait la maison paternelle pour Paris, sa mère ne l'accablait pas de conseils.

Je n'avais jamais de recommandation alarmée, nous raconte-t-il, mais je retrouvais toujours dans ma valise, sur quelque objet confec-

tionné par elle, une petite bande de papier, sur laquelle était inscrite une phrase du *Sermon sur la Montagne*. Pourquoi ne dirais-je pas que j'ai surtout remarqué la suivante : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu » ?

L'autre sauvegarde de la jeunesse, c'était le collège avec sa discipline sévère et ses études humanistes, latin et grec, thèmes et versions, discours et vers. Les professeurs d'alors ressemblaient mal à ceux d'aujourd'hui : ils n'étaient point agrégés. On devenait professeur dans sa ville, comme on y aurait pris une charge d'avocat, de médecin, ou de pharmacien. Ceux qui enseignaient bien, enseignaient merveilleusement. Tous avaient la conscience professionnelle et la respectabilité un peu étroite de nos vieilles provinces. « Quand le bon M. Marchand prélu- dait à quelque explication d'Homère ou de Sophocle, on eût dit qu'il allait ouvrir le tabernacle », rapporte M. Henri Joly de l'un de ces maîtres. Dieu me garde d'insinuer que ce religieux respect soit inconnu à nos jeunes professeurs. L'enseignement secondaire a eu beau changer, il est demeuré une des belles institutions de notre pays.

Ainsi muni de cette éducation classique, M. Henri Joly, en qui se révélait sans doute la vocation des hautes études, fut envoyé à Paris par ses parents, après le baccalauréat, pour préparer l'École normale au collège Rollin.

Il a aimé ce nouveau collège, car il avait un cœur aimable et toujours reconnaissant, mais moins que celui d'Auxerre, et surtout moins que l'École normale.

Sur le bonheur de sa seconde année d'École normale, ses souvenirs ne tarissent pas. Là, il a goûté cette char-

mante forme d'amitié que nouent entre eux, loin de la réalité et de ses chaînes, des jeunes gens d'élite, voués, chacun avec son tempérament, au même idéal. On ignore l'ambition, la jalousie, les déceptions, et les dures aspérités du monde extérieur. Rien n'y serait comparable, s'il n'y avait plus tard les amitiés et les tendresses éprouvées par les années.

Après nous avoir dessiné avec une vivacité sans malice, mais non sans clairvoyance, le portrait de ses quinze camarades et de ses maîtres, il conclut :

« Tel fut le milieu... où j'ai vécu cette année paradisiaque dont nul d'entre nous ne se souvient sans une reconnaissance émue, et sans joie, la seconde année de l'École normale ».

Et moi aussi, et nous aussi..., mais il ne s'agit pas de nous.

Les douceurs de l'amitié, les spéculations philosophiques, les ridicules des professeurs, et même le Volney qu'on buvait parfois (une demi-bouteille pour quatre) chez Dagneaux, en face du café Procope, n'empêchaient pas de poursuivre le travail scolaire, celui qui fait réussir aux examens.

En quittant l'École comme un heureux vainqueur, c'est-à-dire avec l'agrégation, M. Joly, ayant demandé un poste dans le nord, fut nommé à Nice, qui n'était pas alors une grande capitale, mais qui offrait beaucoup d'agrément. Cependant, comme il travaillait à ses thèses, il y resta peu : je ne veux pas dire qu'il soit difficile pour un philosophe de travailler au beau soleil de Nice : la difficulté venait de l'éloignement des bonnes bibliothèques. Le jeune maître obtint sans trop de peine la

chaire de philosophie du lycée de Poitiers, où il paraît s'être plu très particulièrement; et enfin il fut envoyé à Douai où il acheva sa thèse sur l'*Instinct*. C'est là qu'il vit pour la première fois la guerre et l'invasion.

« Ni la population du département, ni celle de la ville de Douai n'étaient déprimées, dit-il, car elles étaient animées d'un esprit très patriotique et très militaire, fournissant à l'armée de Faidherbe ses meilleures recrues. Pour nous, en particulier, nous avions à mener de front notre classe et les exercices d'une garde nationale où tout se prenait très au sérieux. »

Je me rappelle mon père, dans sa petite ville, capitaine de la garde nationale. Quoique je n'eusse alors que quatre ans, comment aurais-je oublié puisqu'il me laissait parfois porter son sabre!

La guerre finie, M. Joly était nommé professeur de philosophie à la Faculté de Dijon. Et il était désormais le philosophe, l'écrivain, le moraliste, le penseur que vous avez connu et élu. Si j'ai un peu trop insisté peut-être sur sa formation, c'est qu'on l'y voit purement lui-même, et qu'avec lui on admire la belle et saine armature qui a empêché la vieille France de devenir une France vieille.

\*  
\* \*  
\*

Un romancier, un poète peuvent débiter très jeunes, un philosophe doit avoir amassé, avant d'écrire son premier livre, un trésor d'observations, d'analyses et de méditations.

M. Henri Joly n'a donc débuté qu'à trente et un ans.

Depuis lors, il a beaucoup publié, dans les genres en apparence les plus divers. Lorsqu'il s'est présenté à vos suffrages, il comptait déjà vingt-cinq ouvrages importants (sans parler de ses éditions classiques, de ses brochures, et d'une collaboration féconde aux revues techniques comme la *Revue Philosophique* et la *Réforme sociale*, aux revues générales comme le *Correspondant*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue Hebdomadaire*, la *Revue Mondiale*, au *Journal des Débats*, etc.). Il y a ajouté, depuis, plusieurs autres grands ouvrages, et sa collaboration aux revues n'a fait que redoubler jusqu'à sa mort. La bibliographie de son œuvre formerait une liste imposante et extrêmement riche; on y verrait combien M. Joly a été attentif à tout ce qui a préoccupé les générations successives.

On pourrait donc supposer qu'il y a dans cette abondance une certaine dispersion.

Mais un esprit ordonné sait faire régner l'ordre partout. Toutes les œuvres, toutes les études, toutes les pages de notre regretté confrère s'orientent, ce me semble, vers deux directions. Il a d'abord été un psychologue moraliste et ses recherches dans ce domaine se groupent autour d'un triple et unique sujet : l'instinct, le génie, la sainteté. Il a été ensuite un sociologue moraliste, et ses recherches dans cet autre domaine se groupent autour de trois problèmes : la criminalité, les crises sociales et morales dans les pays étrangers, enfin, dernière enquête que la mort a interrompue, la vie des groupes sociaux étrangers en France. Cela ne veut pas dire que sa pensée se soit désintéressée du reste. Le moraliste a le droit de dire plus que personne au monde : « *Homo sum...* »

\*  
\* \*

Vers la fin des années soixante, deux systèmes philosophiques, ou, si l'on préfère, deux méthodes se disputaient les esprits.

La phrase de Taine était encore vibrante aux oreilles : « le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre ». La méthode des sciences de la matière voulait donc s'imposer aux choses spirituelles.

D'autre part, à travers la Manche, nous arrivait, avec le même prestige qu'autrefois, la doctrine de Locke, celle de Darwin : l'évolution.

Le déterminisme physique et l'évolutionisme étaient les premières nouveautés essentielles où se heurtait à cette époque toute réflexion philosophique. Aujourd'hui, les données des vieux problèmes ont été changées. Les doctrines ont changé de sens ou de rôle. Mais il faut nous reporter au temps où débuta M. Joly.

Attentif à l'heure, le jeune philosophe, probablement sur le conseil de ses maîtres, s'attacha à un sujet en apparence sans actualité : *l'Instinct*.

*L'Instinct* était au contraire tout à fait d'actualité. En étudiant son caractère, son origine, ses limites, M. Joly était forcé de discuter le déterminisme que Taine voulait introduire dans toute forme de vie. De plus, comme il était naturellement amené à se demander si l'intelligence humaine n'était pas un instinct perfectionné, il se trouvait avoir aussi à discuter, sur un point précis, d'ailleurs capital, la doctrine de l'Évolution.

Voilà l'intérêt supérieur de sa thèse qui d'ailleurs s'imposait par de fines analyses et des définitions aussi claires que solides. M. Henri Joly opposait l'instinct aux mouvements réflexes qui sont purement physiologiques et à l'intelligence qui est d'un ordre supérieur. Il le faisait dépendre des organes d'action et il le montrait dans les différents cercles où il s'exerce : sentiment, imagination, etc...

Vous serez heureux d'entendre cette page où se révèle son arrière-pensée, c'est-à-dire sa pensée même.

S'il est vrai que lorsqu'un être appartenant à un règne supérieur commence à se développer, les caractères du règne inférieur semblent d'abord seuls visibles en lui ; il faut le remarquer, ces caractères, empruntés au règne inférieur, sont modifiés en vue d'un mode d'existence manifestement plus élevée. Les moindres détails de la vie végétative sont disposés chez l'animal de façon à ce que l'activité reçoive des impulsions précises, claires, irrésistibles. L'animalité que l'homme porte en lui est une animalité qui n'est pas faite pour la vie de l'instinct, mais simplement pour fournir des matériaux à la vie de l'intelligence... Quand l'animalité humaine, si l'on peut ainsi s'exprimer, semble seule dominer dans notre être sur les ruines de notre raison, cette animalité porte encore, bien qu'affaiblis, les caractères distinctifs du règne supérieur qui lui est non pas juxtaposé, mais intimement uni.

Faite pour se développer simultanément avec l'intelligence et en vue de l'intelligence, cette animalité réduite à elle seule, ne peut se suffire à elle-même. Si elle n'est pas soutenue et dirigée par une autre âme intacte et libre, elle succombe.

Peu d'années après, le brillant docteur ès lettres reprenait son sujet en l'élargissant dans l'ouvrage intitulé : *Psychologie comparée, l'homme et l'animal*, qui eut l'honneur d'être couronné par notre Académie. De fait, c'est plus qu'une contribution, c'est une ample construction.

Contrairement à nos méthodes actuelles, (d'origine cartésienne, je crois) qui demandent au simple le secret du complexe, à l'inférieur le principe du supérieur, M. Henri Joly cherche à expliquer « l'ébauche par l'œuvre achevée et non l'œuvre achevée par l'ébauche ».

Il accepte les explications mécanistes, mais il les juge incomplètes : « Au fond de tout mécaniste, qu'il soit physicien, chimiste, ou biologiste, dit-il, il y a un dynamiste caché ; de même, il y a un métaphysicien mal dissimulé sous tout naturaliste, et, particulièrement, sous tout zoologiste, un psychologue. » Il avait raison de parler ainsi ! Rien n'est dangereux comme le dynamiste sans le savoir et le métaphysicien qui s'ignore. Leur dynamisme et leur métaphysique, mal surveillés, aboutissent souvent à un fétichisme intolérant.

Les conclusions de ce second ouvrage s'accordent avec celles du précédent et les confirment par des preuves nouvelles. Certaines définitions plus solidement établies sont capitales. Si mon cher et vénéré maître était encore là, j'aimerais à lui opposer Pascal et Descartes, sur l'automatisme de l'instinct ; mais je crois bien qu'il n'aurait pas trop de peine à les battre en ce point particulier.

Comment est-il passé de l'instinct au génie ? La transition n'est peut être pas très difficile à deviner.

Nos maîtres traditionnels, Montaigne, Pascal ont montré qu'il y avait grande ressemblance et grand rapport entre l'esprit simple et l'esprit sublime ; entre l'ignorance du paysan et celle de Socrate ; entre la foi du charbonnier et celle de saint Thomas. Lorsque l'esprit

humain monte jusqu'au génie, c'est peut-être alors qu'il est le plus voisin de l'instinct; il est créateur, il est infailible, il est patient, il est à la fois impersonnel et infiniment personnel, comme l'instinct. Le philosophe de l'instinct, laissant à d'autres l'étude de l'intelligence, devait donc aller à celle du génie.

La *Psychologie des grands hommes* a paru pour la première fois en 1882. On vient de rééditer ce livre : preuve que c'est un livre bon, et fait de main d'ouvrier.

Quand M. Joly l'a écrit, une théorie prétendait fournir l'explication du génie : celle de Lombroso. M. Joly en a combattu les excès, ou l'excès, avec beaucoup de bons sens et de modération. Il ne croit pas que le génie soit une névrose, ni l'inspiration une espèce d'événement messianique. Il montre dans le grand homme, un homme qui est grand. Il étudie la préparation du grand homme, et on ne s'étonnera pas qu'il ait donné une place importante à deux facteurs : l'hérédité et l'éducation familiale. Il estime comme Goëthe que toute famille qui dure assez longtemps finit par engendrer un grand homme. Le génie est une fleur de perfection. Quelquefois les circonstances en hâtent l'éclosion; mais tôt ou tard, elle doit éclore, si rien n'altère la continuité, la pureté et le progrès des générations. Certaines époques sont plus favorables au génie, d'autres l'étouffent.

De toute façon, le génie est une sorte de synthèse de dons acquis avec je ne sais quoi de nouveau et de merveilleux, dû peut-être à la force et à la perfection que les qualités ainsi unies et accordées se prêtent l'une à l'autre. Il n'est pas hors de l'humanité.

Parmi les conditions, non pas extérieures, mais intrinsèques et essentielles du génie, notre confrère plaçait la bienfaisance. « Quand un homme a des misères, disait-il, c'est son affaire personnelle, tandis que la nature bonne ou mauvaise de son influence spirituelle est l'affaire de tous. » C'est à ce point de vue que M. Henri Joly s'est souvent placé pour juger le secret des hommes de génie. Si bien qu'il a pu réunir, sous le titre de « génies sains et génies malades », plusieurs portraits caractéristiques d'hommes et de femmes de génie : Angélique Arnauld, M<sup>me</sup> de Chantal, M<sup>me</sup> Guyon, Rousseau, Auguste Comte, Le Play, Lamennais, Chateaubriand. Sa conclusion est noble et juste. Elle pose que le génie n'est pas une maladie, mais qu'il peut contracter des maladies ; il y est d'autant plus exposé qu'il porte en soi, avec sa supériorité, plus de liberté et de plus forts besoins. Quand il se heurte à l'opposition juste ou injuste des choses et des hommes, il se révolte. Quand il a la gloire, il est enivré. Il est victime dans son ordre, comme les grands dans l'ordre de la puissance, « de la terrible pensée de n'avoir rien qui nous contraigne », dit Bossuet. C'est presque de la sainteté qu'il faut au génie pour résister à son propre « impérialisme ».

Et de fait, voici que M. Henri Joly nous conduit à l'étude de la sainteté !

Ce n'est pas seulement par son caractère bienfaisant, c'est aussi par sa grandeur que, dans la pensée de M. Henri Joly, le génie se liait à la sainteté. Mais la sainteté possède une perfection tellement supérieure au génie,

une variété si riche, une bienfaisance si active, que pour l'étudier, il lui fallut reléguer un instant au second plan toute autre étude. De là est sorti ce livre, un de ses meilleurs : *La Psychologie des Saints*, et cette célèbre série des *Saints*, dont le succès se rajeunit chaque année. Cette collection avait dépassé le centième volume à la mort de notre regretté confrère. Elle continue à vivre sous une direction qui continue elle aussi les traditions du fondateur.

Le Pape Pie XI, comme ses prédécesseurs, en a félicité le directeur. Elle a rapproché dans une étroite collaboration des prêtres, des religieux, des professeurs d'université. Elle est le premier fonds de toutes les bibliothèques chrétiennes.

La difficulté d'une telle entreprise, c'est le choix d'une méthode.

Quels sont les devoirs de l'hagiographe ? Est-il un biographe comme les autres ? Fait-il œuvre d'édification, ou œuvre d'histoire ? Doit-il rechercher le surnaturel et le miraculeux ? Doit-il, au contraire, laisser au second plan tout ce qui dépasse la compétence de l'esprit critique. Un des hommes les plus instruits et les plus graves de ce temps me confiait ses scrupules à écrire la vie de saint Vincent de Paul. Il me disait qu'il y trouvait un je ne sais quoi d'inexplicable et d'inaccessible à l'historien. Il y trouvait le miracle de la sainteté.

Il fallait donc, avant d'appeler des collaborateurs, fixer une méthode, et avant de fixer cette méthode, définir la sainteté. Tâche bien difficile à un philosophe qui ne peut pas, qui ne doit pas parler en théologien. Heureusement, M. Henri Joly était psychologue et moraliste, et

il a défini la sainteté en psychologue et en moraliste, comme il avait fait pour l'instinct, et pour le génie.

La sainteté, dit-il, n'est pas, comme la névrose, une « désagrégation » des forces mentales, c'est une « agrégation » plus étroite que toute autre et qui doit sa force au principe supérieur sous la domination duquel elle se forme et se maintient. Elle n'est pas un « rétrécissement du champ de la conscience », elle est l'ouverture d'un champ plus vaste, ouverture qui, à la vérité, est payée, si le mot est juste, par le rétrécissement du champ des sensations mobiles et des illusions inutiles.

Elle crée... au prix de nombreux sacrifices, et de dures souffrances, une personnalité nouvelle. Celle-ci... offre une adhésion, une fermeté, une unité dont la psychologie ne trouve nulle part un semblable exemple... Cette personnalité nouvelle laisse subsister de la personnalité primitive ce qu'elle avait de meilleur.

Il est superflu d'insister. Cette définition de la sainteté s'explique assez d'elle-même. Et l'on voit sans peine sa fécondité. Au reste, pour en juger l'application, je renvoie à la vie de saint Ignace de Loyola et à celle de sainte Thérèse qui sont (si j'ose dire) les perles les plus belles et les plus pures de cette couronne qu'est la collection des saints. J'aime le dernier mot de la biographie de sainte Thérèse. C'est une citation du père Banez. « Elle est grande, de la tête aux pieds; mais de la tête au delà, elle est incomparablement plus grande. » Je crois que, comme sainte Thérèse, les êtres humains dans tous les ordres de grandeur ne sont vraiment grands que « de la tête au delà ».

\*  
\* \* \*

J'arrive aux activités plus « prochaines » de notre éminent confrère, je veux dire à ceux de ses ouvrages

qui conduisent à l'action immédiate, en nous offrant une direction et une règle. Le moraliste psychologue laissera ici la place au sociologue moraliste. Mais le psychologue ne s'en ira pas bien loin.

M. Henri Joly a été un des plus considérables criminalistes de notre temps : il a publié : *Le Crime, La France criminelle, Le combat contre le crime, La Belgique criminelle, L'enfance coupable*, et de nombreux articles sur ces problèmes douloureux.

Comme pour l'instinct et le génie, il s'est heurté aux doctrines à la mode qui faisaient du crime « un phénomène à part, le produit d'une déviation ou d'une régression spontanée de la race ». Ici encore notre confrère, avec son bon sens, sa finesse, sa dialectique directe et honnête, a rétabli ce que j'appellerais l'unité de la nature humaine. Un criminel est un homme qui a mal exercé ses facultés d'homme, il n'est pas une « entité ». L'homme devient criminel, ou saint, ou « génial » ; mettons qu'il soit prédisposé à porter l'un de ces prénoms, à mériter l'un de ces adjectifs ; n'empêche, il est homme. Par là il mérite d'être jugé, récompensé ou puni. Il est homme.

Même quand M. Joly décrit comme un monde à part, comme un monde plus dramatique, et plus coloré, que le nôtre, la société des criminels, il nous force à reconnaître en eux des hommes, avec les faiblesses ou les énergies, avec les passions ou les préjugés de tous les hommes, et même avec quelques-unes de leurs qualités. Il ne serait peut-être pas hors de propos de rappeler ici que le roman contemporain, qui a souvent peint les « apaches » et les mœurs des « apaches », a fini par donner raison

à notre confrère. Même dans leurs inventions les plus osées, les romanciers du crime reconnaissent que l'être irrégulier qu'ils mettent en scène est un homme, et n'est qu'un homme.

Les problèmes de la criminalité se rattachaient donc pour M. Henri Joly à ceux de la moralité en général : notre confrère demandait aux lois, aux mœurs, aux conditions matérielles, de faciliter l'éducation morale, mais c'est dans cette éducation morale essentiellement qu'il a vu le seul remède efficace à la progression de la criminalité ; il a d'ailleurs compris que la moralisation doit commencer avec l'enfance.

C'est pour cette raison qu'après avoir été Président de la Croix Blanche, Président de la Société Générale des Prisons, il a bien voulu être Vice-Président de la Société de Patronage des jeunes détenus libérés de la petite Roquette, Président de l'œuvre des petites mendiante, Président du Comité de Défense et de Progrès social. Et comme il ne séparait pas l'éducation morale de la croyance en Dieu, avec toute la longue série des moralistes et des philosophes d'ancienne tradition française, ce chrétien sincère et fidèle a été aussi Vice-Président de la Ligue contre l'athéisme.

L'étude de la criminalité avait déjà entraîné M. Joly hors de nos frontières. Un peu avant la guerre, l'Académie des Sciences morales lui confia une enquête sur « les luttes de la grande et de la petite propriété dans la Haute Italie, les résultats qu'elles semblent avoir produits, et les répercussions qu'elles ont pu avoir sur le mouvement

de la criminalité du pays ». Il revint de ses voyages avec un livre plein et vivant : *l'Italie contemporaine*. « Certes, ce sont de graves et savants sujets que se plaît à traiter cet éminent moraliste ; mais il est impossible de les aborder de meilleure grâce, avec une plus discrète originalité, sur un ton qui rappelle mieux celui d'une conversation alerte, spirituelle et nourrie de faits. » Ce bel et juste éloge vient d'une bonne main, puisqu'il a été écrit en 1911 par notre Président actuel, M. Ernest Seillière.

Quelque dix ans après, notre confrère reprenait et élargissait son enquête, à la veille, peut-être le jour où le régime fasciste s'installait dans le grand royaume transalpin. M. Joly eut même une audience de M. Mussolini. Le livre qui est sorti de cette seconde enquête, et qui reprend en le rajeunissant et en le complétant le livre précédent, est plus intéressant encore et plus révélateur. Je m'étonne qu'il ne soit pas cité plus souvent ou plutôt je ne m'en étonne pas : l'opinion publique, dans notre pays, est remplie de préjugés archaïques sur les grands pays étrangers ; et ceux qui devraient l'en débarrasser trouvent plus commode de n'y pas toucher.

En contre-partie de ses études, M. Henri Joly en préparait d'autres qui n'eussent pas été moins importantes et moins instructives sur les « colonies » et sur les « îlots de colonisations » qui, chose paradoxale, se créent dans certaines régions de France, colonies de Bretons en Gascogne, colonies d'Espagnols et d'Italiens en Languedoc, etc. Il m'en avait parlé souvent ; sa vigueur restée si jeune, nous permettait d'espérer qu'il mènerait

ses nouvelles recherches à bonne fin. La mort l'a empêché de nous en apporter les conclusions.

Messieurs, je me hâte; je ne signale qu'en passant ce recueil de conseils si élevés et si persuasifs *Pour les jeunes*, où, au lendemain de la grande guerre, M. Henri Joly intervient en patriote et en chrétien : « Quand une fois on entreprend de parler de préférence aux jeunes, dit-il en guise de préface, c'est généralement le signe qu'on ne l'est plus. » Il l'était toujours. Je ne m'arrête pas davantage à cet *Ozanam et ses continuateurs* où il semble peindre, sans le vouloir, ce qu'il a été lui-même. Je crains de vous avoir trop donné jusqu'à présent une impression de dispersion. Je voudrais essayer de vous montrer l'unité réelle de la pensée qui se cache sous cette diversité.

\*  
\* \*

L'étude de l'homme se divise actuellement entre plusieurs sciences particulières, et ces sciences ont leur méthode qu'elles ont le plus souvent empruntée à quelque science toute voisine. Il ne faut pas se plaindre de cette tendance qui a enrichi la philosophie, la psychologie et la morale de beaucoup de vérités importantes.

Mais aucune de ces sciences ne s'applique à tout l'homme, aucune de leurs méthodes ne conviennent à l'être humain tout entier; sciences et méthodes n'ont qu'un domaine limité et arbitrairement limité. On peut même se demander si elles s'y adaptent parfaitement. Elles n'ont pas été créées d'abord pour l'objet où maintenant on les applique. Elles ne donnent que

des résultats partiels, incomplets, approximatifs.

Or, la somme de ces résultats — à supposer que chacun d'eux soit exact — suffit-elle à représenter tout l'objet ? Ne laisse-t-elle pas au contraire échapper l'homme ?

Si l'on séparait les différents plans d'un tableau, si on les reproduisait chacun à part sur une toile pour les mieux étudier, et si on regardait ces toiles à côté l'une de l'autre, on risquerait à peu près ce que risque le moraliste ou le psychologue qui s'enferme trop obstinément dans le morcellement des méthodes modernes.

Il est donc légitime d'admettre dans l'étude de l'homme une méthode, un art, ou, si l'on préfère, des observations et des expérimentations d'un caractère moins scientifique et moins dogmatique, mais plus complexes et plus voisines de la vie. « Un peu et tout », disait Pascal.

Allons plus loin. Nous avons vu que chaque ouvrage de M. Joly était comme une réponse à quelque théorie qui essayait d'expliquer sans l'homme les différents aspects de l'homme. On considérait le criminel comme un fou et cela dispensait d'étudier l'homme ; le génie comme une névrose et cela dispensait d'étudier l'homme ; la sainteté comme une chose du ciel et cela dispensait d'étudier l'homme. Bref ce type humain, qui dans le crime devient presque une bête, et dans la sainteté presque un ange, mais qui n'est ni ange, ni bête, ce type humain que saisissent l'observation morale et le bon sens, était condamné à disparaître de la science morale.

C'est ce « type humain » que M. Joly a maintenu, avec la méthode qui s'y applique le mieux. Cette qualité universelle d'homme, voilà ce qu'il a dégagé au

milieu des allées et venues de la science moderne.

L'Alceste de Molière, décidé à une dernière « faiblesse » pour cette Célimène qui se moque de lui, dit à ses amis qu'il va leur montrer :

..... que c'est à tort que sage on nous nomme,  
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.

M. Henri Joly nous enseigne que dans tous les cœurs et dans toutes les têtes, chez les criminels et chez les saints, chez les gens du commun et chez les gens du plus haut génie, il y a toujours de l'homme. Et même les uns et les autres ne sont ce qu'ils sont, que parce qu'ils sont hommes. Il nous a appris à les considérer, à les traiter, à les aimer comme tels. Encore une fois, recourons à Térence : *Homo sum*.....

Sans diminuer en rien, la force et la sévérité de la pensée philosophique, M. Henri Joly a été, en donnant à ce mot son sens le plus plein : un « humaniste ». Voilà l'unité de son œuvre, voilà son originalité.

J'ajouterai bien volontiers que c'est aujourd'hui un rôle utile que celui « d'humaniste ». Quand on cherche au jour le jour par le roman qui sort de la presse, par la pièce que les acteurs achèvent d'apprendre, ce qui intéresse les jeunes et les vieux, on reconnaît que ce n'est plus telle ou telle condition sociale, telle ou telle passion définie, telles ou telles mœurs, mais le mystère de l'homme. *Homo sum*, est à la fois l'inquiétude et l'orgueil de notre temps.

\*  
\* \*

Messieurs, je voudrais avoir fait revivre dans sa vérité le maître que j'ai aimé et dont j'ai les exemples en vénération. Il m'a conduit à vous par la main. Il me redisait souvent que je prendrais sa place auprès de vous ; il faisait allusion en souriant à sa notice qu'il voulait simple et sincère ; la mort ne l'effrayait point. La confiance chrétienne, la sagesse antique la lui faisait regarder comme une amie.

Ai-je répondu à ce qu'il attendait de son successeur ?

Si l'image que j'ai tracée de son mérite est incomplète (et comment ne le serait-elle pas ?), je vous renvoie à celle qu'il a donnée lui-même dans le livre exquis que j'ai longuement cité : *Souvenirs bourguignons, Souvenirs universitaires*. Il s'est peint d'une façon bien singulière : en ne parlant jamais de soi. D'ordinaire celui qui écrit ses souvenirs, se souvient de soi, et fait de son Moi le centre de ses souvenirs. Les vieillards surtout se plaisent à regarder leur visage d'autrefois et ils se consolent ainsi de l'avoir perdu. M. Joly, lui, ne s'est souvenu que de ceux qu'il aimait. C'est dans ceux qu'il aimait qu'il faut le regarder pour le connaître.

Mais ne croyez pas qu'il fût tourné vers le passé. Ce philosophe si naturel et si aimable, mais non pas familier, ce moraliste si pénétrant et si indulgent, mais non pas improvisateur, c'était un homme d'autrefois, mais non un homme du passé. Le passé, il l'emportait courageusement et vaillamment vers l'avenir. Ses souvenirs sont

dédiés à son grand-père François Joly, mais aussi à son petit-fils François Joly.

Ainsi d'une génération à l'autre, il a transmis, en l'enrichissant de ses réflexions et de ses vertus, le grand trésor traditionnel du français et du chrétien : la science de bien penser et l'art de « bien et saintement vivre », comme disent nos vieux moralistes.